

TEXTE //
JENNY FEAL

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE JENNY FEAL

Jenny Feal est née en 1991 à La Havane, Cuba. Elle vit et travaille entre La Havane et Lyon. Diplômée de l'Académie Nationale des Beaux-Arts San Alejandro (2009), Feal a étudié à l'ISA (Cuba) où elle a fait partie du collectif 4ta Pragmática Pedagógica. Elle est ensuite diplômée de l'École Supérieure d'Art et de Design Marseille-Méditerranée (2013), et obtient un Master de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Lyon (2016). Lauréate en 2016 du *Prix Renaud* pour son installation *Te imaginas*, ses œuvres ont été exposées dans des lieux d'importance tels que la Biennale de la Havane (2012, 2015 et 2019), le Palais de Tokyo à Paris (2014), la Villa Médicis à Rome (2015), la Maison du livre, de l'image et du son à Villeurbanne (2017), Le Creux de l'enfer (2017), la Maison Européenne de la Photographie à Paris (2017), la Fondation Salomon à Annecy (2017), la Green Art Gallery à Dubai (2018), Centro de arte contemporáneo Wifredo Lam à La Havane (2018), l'Elac à Lyon (2018), la Galerie Hangar à Lubumbashi (2018), la Galerie Dohyang Lee (2019) et au Musée d'art contemporain de Lyon pendant la *Biennale d'Art Contemporain de Lyon* (2019). Elle prépare actuellement une exposition à la Fondation d'Entreprise Martell à Cognac.

TRAVAIL GÉNÉRAL JENNY FEAL

Poétiques et fragiles, les œuvres de Jenny Feal parviennent à allier les hasards et les tragédies privées et publiques, personnelles et politiques. Ses installations, souvent d'une grande simplicité, emploient principalement des matériaux naturels tels que l'argile, le papier et des feuillages mais aussi du bois, qu'elle associe à des objets personnels qui constituent un témoignage des conditions de vie et de l'histoire de La Havane. Ses sculptures et installations évoquent souvent les difficultés à se construire et à exister dans un environnement où l'isolement politique est amplifié par l'enfermement insulaire.

Si une certaine forme de tristesse flotte dans son travail, ces sentiments sombres n'existent que grâce à une poésie omniprésente que l'ironie et l'humour viennent augmenter.

Chaque objet qui compose son travail agit avec le même protocole, ce sont les matérialisations de ces pensées et, en étant le fragment d'une histoire personnelle partiellement partagée, celle de l'artiste mais aussi celle des autres. Les objets deviennent les dépositaires d'une exploration mentale sans limite...

Matthieu Lelièvre

JENNY FEAL, A LA SOMBRA Y CON SOMBREROS /
A L'OMBRE ET AVEC DES CHAPEAUX

pour l'exposition *Places to be*, Fondation d'entreprise Martell, Cognac, du 25.06.2020 au 02.01.2022

Le travail de Jenny Feal, artiste franco-cubaine, est depuis ses débuts centré sur un passé historique enrichi par son imaginaire. Inspirée par des souvenirs construits au fur et à mesure de rencontres sur son île natale, elle crée des scènes en apparence idylliques mais où sourd un sentiment discret de gêne.

Jenny Feal a récemment fait un voyage à l'intérieur de Cuba, à Zaza, un petit village de la province de Sancti Spiritus, à 370 kilomètres de la Havane. Il s'agit d'un lieu où le temps s'est arrêté complètement. Les centrales sucrières sont toutes à l'arrêt, hormis une seule survivante, et la nature s'est appropriée les champs peu entretenus. C'est là que la petite famille de l'artiste a débuté son histoire sur l'île, après avoir quitté l'Espagne au début du XXe siècle.

Zaza est une surprenante allégorie de suspension dans le temps, et certains de ses habitants ont été emprisonnés un peu partout dans le pays sans jamais être retournés chez eux. Le grand père de Jenny Feal, psychiatre et écrivain, a été lui aussi victime de cette répression dans les années soixante. A Zaza, l'artiste, qui ne l'a jamais connu, a pu faire connaissance avec des personnes âgées ayant connu sa famille, inconnus étrangement proches, qui, au lieu de lui apporter des réponses sur un passé enfoui, l'interrogèrent sur ce qu'il s'était passé par la suite à La Havane. Derrière ce voile mystérieux, les vestiges d'une richesse, intellectuelle et économique, et d'une douceur disparue se transforment peu à peu en souffle pour l'artiste, au cœur d'*A la sombra y con sombreros*.

Dans cette salle aux murs froids, la bibliothèque – bureau n'a pas pour but de recréer une ambiance typiquement indolente, mais semble plutôt envahie par une poésie bizarre. Les peintures murales sont une réinterprétation des superpositions de couches de peinture bon marché, typiques des intérieurs cubains modestes. Ces couches successives témoignent d'un temps passé, qui ne cessent pas d'exister pour autant. Ces morceaux, qui se décollent sans cesse, d'une histoire mal racontée. Cette salle est une évocation des rêves et des drames d'une campagne cubaine grippée, figée, et aussi bien maltraitée que gâtée par ce régime qui ne cesse de donner l'usage des terres aux paysans sans leur concéder un vrai espoir de pouvoir les cultiver. La productivité d'un paysan est-elle aussi conditionnée par sa créativité ? Par sa lecture de la réalité et ensuite par une nouvelle écriture ? Ou juste pourrait-on se poser et se laisser porter, par cette nature sauvage qu'est l'esprit, sans y réfléchir, juste regarder ? Une bibliothèque pourrait-elle être composée aussi bien de livres que de souvenirs ? Suspendue et réinterprétée par l'artiste, cette salle est comme une bibliothèque tropicale onirique béante, offerte au public. Cette cuve en inox est quant à elle un contenant de transformation cyclique. Métaphoriquement adapté à l'espace d'exposition, ce ready-made est devenu un espace de pause, de découverte et de regard attentif aux processus qui se manifestent à l'intérieur.

A la sombra y con sombreros, est une installation qui se présente avec des éléments chers à l'artiste : deux chapeaux, un hamac et une *guayabera*. Ces différents objets ont été construits autour d'une répétition de la combinaison des couleurs rouge et blanche. Les chapeaux représentent le chapeau *yarey* (paille), autochtone de Zaza, incongru dans cet espace intérieur, dans cette ambiance froide un peu sombre, changeante avec la lumière naturelle qui s'invite dans la salle. En verre, ces chapeaux deviennent froids et gelés, dans cet espace étrange. Ces chapeaux ne sont pas là pour protéger du soleil, mais pour l'invoquer. Ils pourraient évoquer aussi le manque de présence humaine, de la tête de quelqu'un pour le porter. Le hamac symbolise une fusion de deux couleurs, rouge et blanc, qui représentent deux manières opposées de penser, idéologiquement, à Cuba. L'une ressort à peine plus que l'autre. Ils sont mêlés et conçus pour accueillir un unique visiteur à la fois. Le corps de ce dernier est suspendu pour permettre à sa pensée de se saisir de cette bibliothèque comme une lecture, lui invitant à adopter une autre dimension de l'espace, à rentrer, quelque part, un peu plus. En haut, une plume en verre laisse passer une lumière rouge sur le hamac. Cette représentation de plumage individuel est semblable au corps humain du spectateur qui repose léger, horizontal, sur le hamac suspendu. La « plume » flotte, sans problème, sur le haut de la cuve remplie d'air, allégée par l'encre qui jaillit d'elle. Une encre couleur sang, étrange, et l'histoire commence et finit là. Cette encre rouge témoigne d'une violence historique, symbolique, politique et sociale, symbolisée par une tache d'ombre sur le tissu blanc du hamac. Une fois le visiteur suspendu dans le hamac immobile, l'ombre de la tache rouge apparaît sur le torse du corps humain allongé. Liée à cette expérience, une *guayabera* est posée comme un vote, sur une modeste étagère en bois. Elle a une tache rouge, elle aussi, cette fois-ci bien dispersée dans la profondeur de ce vêtement. A-t-elle été portée par un paysan ? Ces objets du quotidien participent d'un récit énigmatique, d'une disparition. Le spectateur peut ainsi penser que cette personne ne reviendra jamais, car tout est absent. Cette bibliothèque est dépossédée de langage écrit par des mots, mais remplie de poésie dépoluée, vide et plaine, intuitive sans mot.

“ GRAVIR LA MONTAGNE ” TEXTE DE CÉCILE COLLE, 2020

Le travail de cette jeune artiste cubaine, me replace, moi, la presque vieille européenne, pétrie, sans en avoir vraiment conscience, d'humanisme progressiste et d'universalisme soupçonneusement colonial, devant mes grandes interrogations d'adolescente, auxquelles il n'est sans doute pas vain de revenir après quelques années, avec autant d'assiduité que possible, pour en espérer le réconfort que pourrait produire la sensation d'une minuscule réponse. D'où vient l'humanité ? Qu'est-ce que la culture ? Que veut dire le mot nature ? Qu'y avait-il ici avant que tous cela n'arrive? Tim Ingold, dans son livre « Marcher avec les dragons » reviens sur une vision de l'anthropologie occidentale et propose, notamment pour répondre à ces questions, de remplacer l'actuelle articulation technologie-langage-intelligence par une autre articulation, capable de faire naître l'homme de son environnement, qui serait artisanat-chant-imagination.

Il apparaît que Jenny Feal commence par badigeonner son espace de travail d'un mélange de terre crue et d'eau. La genèse d'un processus fluide qui entraîne le geste. Étaler, modeler, dessiner, graver, placer des objets et faire naître des rapports, c'est à dire l'imagination. Alors tout est en place pour la narration. Il s'agirait de raconter, voire de chanter, avec douceur et poésie et de recoudre les récits qui se sont effilochés suite à de trop nombreuses analyses consécutives et suite à des identités construites en opposition à d'autres identités. Comme si il fallait d'abord refondre les paysages morcelés par des barrières historiques, politiques, idéologique. Retrouver dans la boue ces belles histoires nues, sans vis à vis et par conséquent sans pudeur. Ces histoires sans histoires, qui surgissent au contact de l'environnement, se construisent dans une immédiateté en relation avec les autres, avec la nature, avec les matériaux en présence et disponibles à la manipulation, à l'assemblage. Une fois que la continuité est retrouvée, que le paysage d'avant est raccommodé à celui d'après, que les chants du passé sont fusionnés littéralement dans l'aluminium (métal particulièrement conducteur), alors oui, nous pouvons de nouveau gravir la montagne. De là haut il est possible d'avoir un point de vue et les symboles peuvent habiller nos pratiques. Mais à présent, nous nous souviendrons de leur vernaculaire fluidité.

Pourquoi les contes, si cruels soient-ils, parviennent-ils encore à nous réconforter? Est-ce parce qu'ils s'écoutent, le pouce dans la bouche, au-delà des mots, les yeux fixés sur la bouche qui les articule ? Est-ce parce qu'ils retracent cet effort inlassable d'appropriation d'une humanité qui doit absolument s'extirper de toutes les formes de « sauvageries » ?

Cécile Colle

JENNY FEAL, TEXTE DU CATALOGUE DE LA BIENNALE DE LYON 2019

pour la *Biennale de Lyon 2019*, Lyon, France

Les installations de Jenny Feal traduisent sous des formes poétiques et symboliques son expérience de l'histoire de Cuba, afin de témoigner des conditions d'existence et de la fragilité d'un quotidien conditionné par l'idéologie et la réalité. En orchestrant une situation figée entre un passé fantasmé et un exil brutal douloureux, Jenny Feal propose une installation immersive qui oscille entre récit historique et fiction, nourrie par son expérience et le pouvoir du rêve. Agressés par la terre qui symbolise à la fois la vie et la mort, des murs teintés d'ocre rouge témoignent d'une violence historique, symbolique, politique et sociale exprimée par les pages d'un livre que l'on ne peut lire, tandis que des objets du quotidien participent d'un récit énigmatique. Jenny Feal construit la scène d'un crime dont les actrices principales semblent être la mort et l'absence. Élément récurrent de son travail, le livre, entre journal intime et livre d'histoire, trahit par ailleurs des considérations historiques et sociales marquées par la censure et l'autocensure, le désir de liberté et le besoin de créer une histoire intuitive et sans mot. Jenny Feal façonne son propre paysage, qui n'est pas seulement celui qui se déroule devant nos yeux mais celui que l'on invente. Les traces de terre au mur sont issues d'un processus de dépose et de retrait, qui rappelle pour l'artiste les murs des prisons, une poésie de la trace que l'on laisse sur un obstacle et qui marque la limite de sa liberté, physique ou mentale.

TEXTE DE LISA EMPRIN

pour la *Biennale de Lyon 2019*, Lyon, France

L'installation de Jenny Feal a été présentée dans une seule et même pièce du premier étage du Musée d'art contemporain de Lyon. Elle est composée de trois éléments distincts, dont un banc de bois et des cannages. L'assise est classique et le dossier quant à lui reprend des formes de vêtements imbriqués les uns dans les autres, comme les ombres des personnes qui se seraient assises sur le banc. Il est découpé en deux morceaux, et laisse au milieu un espace vide pour une silhouette masculine manquante. Une pièce en céramique bleue, portant l'empreinte de deux pieds nus est placée devant cette assise manquante, sur une pièce de bois carrée. Le titre en espagnol peut se traduire comme « Je pense que tes vers sont des fleurs qui remplissent des terres et des terres ». Il est tiré d'un poème écrit par l'artiste.

(...) L'artiste a entretenu une relation épistolaire, principalement composée de poèmes, avec son grand-père qu'elle imaginait habiter aux États-Unis. Elle découvrira après sa mort qu'il était en réalité prisonnier politique à Cuba pendant 17 ans, puis exilé aux États Unis. Emprisonné à cause de ses écrits, il n'évoquera jamais sa captivité dans les lettres et les poèmes envoyés à sa petite fille. L'artiste se rapproche son histoire familiale en invitant les visiteurs à déambuler dans cette installation.

Le banc semble se préparer à recevoir les membres d'une famille, prêt à se regrouper autour d'une figure manquante comme un grand-père absent. Son absence symbolisée par l'assise manquante n'empêche pas d'imaginer un corps physique, dans les habits dessinés sur le mur ou l'empreinte des pieds dans la céramique au sol. La personne manquante, au centre de la famille semble donc s'être volatilisé, laissant tomber un livre à l'échelle démesurée qui le mène à sa perte.

Les installations de Jenny Feal fonctionnent donc comme des narrations, des récits dans lesquels elle mélange son histoire personnelle et l'Histoire universelle de la guerre, de l'oppression et de l'exil (...).

Lisa Emprin @ Biennale de Lyon

MAR OCULTO exposition personnelle de Jenny Feal

02 Juillet - 20 Juillet 2019

Avec le soutien aux galeries / exposition du  Centre national des arts plastiques.

La référence à une *Mar Oculto* (mer occulte) est une récurrence troublante dans le travail de Jenny Feal. Tandis que cette expression à la fois sombre et énigmatique fut déjà employée pour désigner d'antérieurs projets de recherche, cette nouvelle référence définit le contexte mouvant et incertain dans lequel la jeune artiste inscrit son exposition. Si la mer désigne naturellement chez cette native de La Havane un environnement omniprésent et isolant, le terme « occulte » induit lui aussi un double sens, à la fois de ce qui est caché et inconnu, dans une acception ésotérique, mais qui peut encore décider de se ternir caché et de se confiner volontairement dans le secret. Cette ambivalence se retrouve dans une exposition qui aborde des sujets à la fois graves et muets, tristes et heureux. Cette expression, *Mar Oculto* est aussi le titre de l'une des œuvres composée d'un ensemble de gouttes en argile entassées et séchées, illustrant ainsi le principe que chaque œuvre semble porter une mer cachée qui n'existe que dans l'idée, un concept dissimulé qui crée de façon discrète et confinée un lien entre toutes les fragments de ce récit complexe et volontairement masqué derrière des paravents protecteurs. Au-delà de la mer, ce sont toutes les eaux qui sont convoquées. Celles, par exemple, que le visiteur apporte avec son propre corps, élément aussi vital que destructeur, eau cachée et clandestine. L'eau se fait donc souterraine et serpentine pour parcourir et relier toute l'exposition. Elle vient connecter chaque pièce les unes aux autres et pourtant, elle semble s'être totalement évaporée. Elle n'existe plus que par son absence car en disparaissant, elle semble tout relier, car cette exposition se compose de plusieurs œuvres qu'il faut lire à la fois indépendamment et en relation intime les unes avec les autres.

Le visiteur est tout d'abord accueilli par un texte écrit par l'artiste. Ce texte, c'est l'histoire des cococitoyens, une fiction, un récit de dunes de sables et des habitants d'une île qui n'ont paradoxalement jamais vu la mer. Leur vie en autarcie est fonctionnelle mais ils vivent enfermés. Tout ce petit écosystème vit sous la houlette d'une autorité distante et leur seul salut serait qu'un ouragan vienne les emporter. L'isolation économique et politique grève la vie de ces résidents et si certains ne questionnent pas leur situation, les plus jeunes finissent par s'interroger, échanger, et finalement rechercher cet ouragan. Ce récit transcrit en termes volontairement transparents son expérience personnelle sur l'île de Cuba. L'angoisse est bien réelle et l'exposition se construit telle une succession de récits qui illustrent à la fois les espoirs et les limites ressenties par sa génération. Chaque élément illustre cette problématique complexe de la domination politique et de la tension entre le renoncement et la volonté d'un ailleurs géographique, temporel ou contextuel. Chaque objet contribue à enrichir ce sentiment général d'enfermement et d'angoisse, de ce territoire temporaire qu'est la galerie. Les jeunes écrivains, par exemple, sont comme les cococitoyens du récit et leur sueur abondante n'est autre qu'une matérialisation de cette eau dépensée, cette substance vitale qui s'évapore en vain puisque l'isolation économique rend leur rêve d'accomplissement sportif quasiment impossible, par le manque de moyen et la privation de leur liberté de mouvement.

D'autres objets, reproduits, fondus en bronze ou encore inventés tel qu'un lit reposant sur des assiettes cassées, semblent évoquer un naufrage ou un impossible repos, tandis qu'un blaireau de rasage qui appartenait à un membre de sa famille, porteur d'espoir et d'accomplissements mais aussi douloureux exemple du prix qu'il arrive parfois de payer pour conquérir sa liberté, a été fondu, immortalisé par sa propre destruction, pour finir par incarner la métaphore politique d'un changement espéré.

Dans l'environnement cubain, l'eau est omniprésente, notamment en tant que frontière territoriale mais l'île est plus spécifiquement incarnée dans son œuvre par la terre et si l'eau et l'argile sont si présentes dans son œuvre, c'est précisément pour la relation qu'ils entretiennent et qui génère toute la tension qui imprègne son travail. La combinaison entre l'argile et l'eau est plus qu'un phénomène plastique, c'est une métaphore de la vie, avec son ambivalence intrinsèque qui réside dans l'absence de vie, c'est à dire la mort. L'argile, matière sensuelle qui fait de l'artiste une demiurge, est omniprésente dans son œuvre. Elle en parle comme d'une matière noble avec laquelle tout devient possible. Ce n'est pas un hasard si la bible nomme le premier homme *ha-adam*, terme qui désigne la terre ou que la mythologie juive fait émerger le Golem de la terre glaise. Jenny Feal compare ce matériau à la pensée-même, dont elle est une forme de matérialisation, flexible et malléable. Elle peut s'arrêter, être poursuivie, se travailler en étape, sèche, casse... Philosophiquement, l'argile est une forme de matériau en dehors du temps puisqu'elle peut être remodelée à l'infini. À l'École des Beaux-arts de la Havane, elle se souvient avoir, pour toute première œuvre, réalisé en terre un tube de canalisation qui, vertical, partait du sol pour parvenir jusqu'à sa bouche.

Cette canalisation pouvait métaphoriquement transporter de l'eau. Sa première pièce en céramique, une évacuation, incarnait donc déjà cette sensation asphyxiante et violente de la noyade. Ce sentiment n'a pas déserté son vocabulaire et l'exposition *Mar Occulto* assume une certaine forme de traumatisme.

Certains éléments de l'exposition relèvent du fragment biographique, tandis que d'autres sont de l'ordre du récit fictionnel qu'elle met en place pour traduire des sentiments qui sont liés à son expérience, dont celle de l'insularité et de l'enfermement. L'artiste confie d'ailleurs à l'occasion qu'à l'instant même où elle pose le pied sur une île, quelle qu'elle soit, elle ressent immédiatement ce même sentiment d'asphyxie. Si une certaine forme de tristesse flotte dans l'exposition, comme à la surface de cette mer obscure formée notamment par les gouttes de sueurs, ces sentiments sombres n'existent que grâce à une poésie omniprésente que l'ironie et l'humour viennent augmenter, notamment en commençant par un récit absurde. Si l'histoire des cococitoyens accueille le visiteur et évolue au gré des univers créés par l'artiste, c'est que c'est précisément ce désir de mettre en histoire qui domine son processus de création. La moralité de l'histoire réside aussi peut-être dans le fait que ceux-ci, malgré l'isolation et le confinement, et même précisément à cause de cela, ont toujours la capacité de rêver et qu'ils n'ont pas besoin d'avoir vu *l'ailleurs* pour être capable de l'imaginer. Chaque objet qui compose cette exposition agit avec le même protocole, ce sont les matérialisations de ces pensées et, en étant le fragment d'une histoire personnelle partiellement partagée, celle de l'artiste mais aussi celle des autres. Ces objets deviennent les dépositaires d'une exploration mentale sans limite. Jenny Feal en appelle alors à chaque visiteur qui doit pouvoir s'approprier cette histoire étrangère dont il n'a pas nécessairement besoin de connaître tous les codes. Les interprétations se croisent dans cette atmosphère si étrange, ce quelque chose d'intuitif et de sensuel auquel la plupart des visiteurs ne peut pas demeurer imperméable.

Matthieu Lelièvre



Participation de Jenny Feal à la 15ème Biennale de Lyon 2019

Là où les eaux se mêlent

Musée d'Art Contemporain de Lyon, Lyon, France

18.09.2019 – 05.01.2020

“ madeleine ”

avec Alexandra Riss, Clarissa Baumann, Doyeon Gwon, Elisabeth S. Clark, Jenny Feal,
Yue Yuan, Emmanuel Tussore, Kihoon Jeong, Minja Gu, Namhee Kwon

Prochainement

*“ Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray, quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, ... , leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé... ”**

L'exposition intitulée *madeleine*, aborde les notions de la mémoire, du temps passé, du temps présent, du temps futur, du matériel et de l'immatériel. Les artistes présentés proposent chacun à leur manière leur interprétation, dont on peut tirer certaines rencontres. L'invocation des souvenirs, qui peuvent être travaillés comme des matériaux figés ou continus. Le travail sur la mémoire des êtres vivants ou non vivants, dans une perspective archéologique, essentielle ou historique. Les effets du temps, les paradoxes sur les sensations, la matérialité de l'objet sont pris en compte.

Alexandra Riss, née en 1992 à Clamart, vit à Paris et Tours. Elle obtient son diplôme en 2016 à l'Ecole Supérieure d'art et de design Tours - Angers - Le Mans. En 2019, elle expose au *64ème Salon de Montrouge* où elle obtient le *Prix Kristal*. Les œuvres d'Alexandra Riss oscillent entre observation du réel et construction d'une fiction. Elle dispose souvenirs et objets qui l'entourent dans des compositions vibrantes, convaincue que le meilleur moyen de s'adresser aux autres est de partir de sa propre expérience. Dans cet espace de rêve, l'ensemble des objets sont des facettes d'une réalité intime de l'artiste. À l'image des faits héroïques qui fondent un personnage de légende, c'est la mise en scène évoquée, narrée ou juste imaginée qui révèle le pouvoir des choses. Loin de n'être que des accessoires, les objets deviennent acteurs, témoins, passeurs d'histoires muettes. L'œuvre est finalement tout cela : elle est une histoire, elle est du temps et des états successifs, elle est à la fois une présence matérielle et immatérielle.

Clarissa Baumann (1988) est une artiste née à Rio de Janeiro. Elle possède une double formation, étant diplômée de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Rio de Janeiro et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle a aussi suivi une formation en danse contemporaine reçue dans l'École Angel Vianna. Clarissa Baumann est lauréate du *Prix des Fondations des Beaux Arts de Paris* et du *Prix ADAGP des Arts Plastiques* en 2016 décernés lors du *Salon de Montrouge*.

Transitant entre le dessin industriel, les arts plastiques et la danse, sa recherche interpelle le lieu du corps et des actions quotidiennes au milieu d'une conception constructiviste et fonctionnel du monde. Prenant souvent la forme d'un jeu entre des processus éphémères et différents médias qui questionnent les limites entre le visible et l'invisible, son travail se construit à partir d'actions intervenant sur des contextes et des relations déjà existantes. Poussées jusqu'à leur dépassement ou jusqu'à leur disparition, les multiples dimensions du geste questionnent notre rapport à l'échelle humaine dans un monde contemporain chaque fois plus complexe : Quel est l'origine d'une action ? Quels sont ses déroulements temporels et spatiaux ? Jusqu'où est-elle visible ? Comment continue-t-elle à exister ?

Doyeon Gwon est un artiste coréen, né en 1980, qui vit et travaille à Séoul. Il a suivi un cursus en littérature germanique à l'université Hanyang puis a obtenu un diplôme en arts photographiques à l'université Sangmyung de Séoul, en 2016. En 2019 son travail a été récompensé par le *ILWOO Photography Award*. Gwon explore les relations entre le savoir, la mémoire, le visuel et le langage à travers le médium de la photographie. L'artiste exprime les sujets qui se transforment en perdant leur fonction première en tant qu'objets de photographie. En ne laissant que l'enveloppe extérieure, cet objet entre en harmonie avec sa temporalité. Doyeon Gwon utilise moins le médium de la photographie pour archiver le temps qui composé de matérialité, que pour revisiter l'objet de photographie qui a servi d'archive.

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et en France. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Sa participation à la Biennale de Lyon 2017 *“Les Mondes Flottants”* a été remarquée.

La pratique artistique d'Elisabeth S. Clark s'engage dans des processus de traduction, à la fois physiques et linguistiques, favorisant une perception sensible de notre environnement et des espaces que nous occupons. En transformant la poésie en une expérience visuelle, sensuelle et imaginative, elle propose de reconsidérer la matérialité du langage même ainsi que l'expression qu'il suscite. De cette façon, le langage va au-delà de lui-même pour voir, penser et ressentir dans l'immobilité.

Jenny Feal (1991, La Havane) obtient un Master de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016, ville où elle vit actuellement. La même année, elle fut lauréate du *Prix Renaud* pour son installation *Te imaginas*. Ses œuvres ont été exposées au MAC Lyon lors de la Biennale de Lyon "*Là où les eaux se mêlent*", en 2019. Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Yue Yuan est né en 1989 en Chine. Il vit et travaille actuellement à Paris. En 2019, il a obtenu son diplôme à l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris. En 2019, l'artiste a remporté le *Prix Agnès b. pour l'art contemporain*. Il a été sélectionné pour la 68^{ème} édition de *Jeune Création* (2018) et le 65^{ème} *Salon de Montrouge* (2020). Yue Yuan cherche à donner une attention particulière aux moments triviaux de la vie quotidienne. C'est en effet la notion de perception spatiale qui conduit toute l'œuvre, déployée en installations, photographies, actions et sons. Dans son parcours, la reconstruction de l'expérience urbaine est accentuée dans ses interventions sur place, il tisse un lien fort avec son contexte. Ces histoires, à travers ses observations personnelles et son engagement conceptuel, mettent en scène la vie quotidienne dans un univers de l'absurdité, de magie, de poésie et d'humour.

Emmanuel Tussore, né en 1984, est un artiste français. Formé à l'Institut d'Estudis Fotogràfics de Catalunya à Barcelone, il a reçu en 2018 la mention spéciale du *Prix Levallois - Jeune création photographique internationale*. Il s'intéresse à la notion de déplacement et bouscule l'idée même de frontière. Sa pratique mêle photographie, vidéo, sculpture, dessin, installation et performance. Tussore se nourrit de l'histoire et de son actualité pour proposer sa vision d'un monde tragique, dans lequel la notion de disparition est prépondérante.

Kihoon Jeong est né en 1980 et vit et travaille actuellement à Séoul, en Corée du Sud. Son œuvre a fait l'objet de plusieurs expositions à Art Sonje Center, Kumho Museum of Art et Seoul Museum of Art, Séoul (2015), Incheon Art Platform (2014), Art Space Pool et Songeun Art Space, Séoul (2011).

Le monde de l'œuvre de Kihoon Jeong concerne une attitude / action unique qui résiste à un système énorme, à des groupes standardisés, à une culture unifiée et à une réglementation forcée. Ses travaux dévoilent de manière poétique les histoires de temps et de travail, mais affrontent de manière subtile la structure sociale compétitive qui impose célérité et efficacité. En utilisant les outils de construction avec la vitesse pendant les heures de travail, Kihoon Jeong, détruit, dissout, disloque et moule des objets ordinaires à travers des gestes répétitifs.

Gu Minja, est une artiste née en 1977 qui vit à Séoul. Elle a d'abord suivi une formation en philosophie à l'université Yonsei et fut diplômée de la Korean National University of Arts. Elle était en résidence au ISCP studio program, à New York (2011) et au HISK Gent (2015). Minja Gu a reçu le *10^{ème} Annual SongEun Art Award*. En 2018, elle fait partie de la sélection de quatre artistes pour le *Korea Artist Prize*, un prix annuel assorti d'une exposition organisée par le MMCA (National Museum of Modern and Contemporary Art, Korea) et la SBS Foundation.

Son travail se compose principalement de performances et vidéos qui revisitent les idées relatives à des objets universels de l'expérience humaine comme le travail, le temps, l'amour. Ses œuvres nous défamiliarisent des idées reçues perçues comme vérités absolues. L'expérience personnelle de l'artiste dans des lieux de résidence divers, en particulier dans des villes où l'heure d'été est appliquée pour des économies d'énergie, l'a mené à explorer son intérêt pour l'artificialité de la civilisation qui déteint sur le temps, élément naturel.

Namhee Kwon, née en 1971, est une artiste coréenne qui vit et travaille à Paris. Diplômée en 1997 de l'université Hongik de Séoul, elle est ensuite diplômée du Goldsmiths College de Londres en 2002. Elle a bénéficié d'une exposition personnelle *A Writer's Diary* à la Cite Internationale des Arts, Paris (2015) et en 2019 au Tenderbooks à Londres. Namhee Kwon est une artiste conceptuelle, intéressée dans la représentation littéraire et des impressions poétiques de la vie quotidienne à travers un langage visuel, et utilisant le texte et les symboles afin d'altérer les perceptions visuelles de son environnement.

* PROUST Marcel, *Du côté de chez Swann*, GF Flammarion, Paris, 1987, p. 140-145

TEXTE EX SITU

pour l'exposition *Movimiento de (por) si mismo*, Théâtre Mella, XIII Biennale de La Havane, La Havane, Cuba

(...)Jenny Feal fait souvent référence, de manière symbolique, à des expériences personnelles: la tristesse d'une réalité liée à l'isolement ou à l'immigration. Elle cache cela derrière un univers onirique et métaphorique. Sur un des murs du Théâtre Mella, l'artiste crée une peinture abstraite à base d'argile, un élément terrestre. Feal joue avec le design de l'architecture et les couleurs de cet espace. C'est un mouvement spontané, doux et intuitif. Cette peinture gestuelle, accueillant les traces que l'artiste a laissées derrière son intervention intensive, devient le souvenir d'un acte simple et connu, un acte de libération.

Que nous dit le mouvement d'un individu sur son identité? Quel sens pouvons-nous lui donner? Son identité peut-elle rester intacte dans un contexte conditionné par des normes ? Le mouvement semble lié aux idées de fuite, d'évasion, de libération. Il se réfère à cette vision de l'art comme étant capable de transformation sociale, d'ouverture possible au monde et à l'Autre ...

Ex Situ

TEXTE DE SIMONA DVOŘÁKOVÁ

pour le catalogue d'exposition *Par tout mais pas pour très long temps*, 2018

Jenny Feal (La Havane, 1991) travaille à partir de matériaux premiers tels que l'encre, le bronze, le papier et, la plupart du temps, la céramique. L'exploration de leurs matières à travers le jeu éphémère entre l'air, l'eau et la terre prend toute son ampleur.

Archéologue du quotidien, Jenny Feal crée une autre réalité poétique, un monde peuplé d'objets presque banals, dotés d'une valeur symbolique. Changeant leurs positionnements et fonctions habituels, les situant dans différents contextes et relations, l'artiste s'intéresse aux réactions provoquées dans la perception des spectateurs et leur propose le rôle d'activateur (...)

Il y a dans son œuvre une aspiration à l'expansion du temps, de l'espace ou du territoire, ainsi qu'une tension entre imaginaire et mémoire collective. En effet, la mémoire de chacun possède «une empreinte de souvenirs», composant notre carte mentale. Néanmoins, qu'est-ce qu'un souvenir ? Un moment immanent ou tout simplement fugace ? Les souvenirs ne sont jamais une capture précise de la réalité. Ses détails sont modifiés à chaque fois que nous les rejouons dans notre esprit (...) L'eau équivoque constitue un aspect important dans son travail. Le nageur oscille entre profondeur aquatique et hauteur du ciel. L'image de la natation renvoie à une expérience tactile de l'eau, assimilée à la dissolution du poids terrestre. Selon les mots de Gaston Bachelard : « Profondeur et surface s'appartiennent l'une à l'autre, et la rêverie des eaux dormantes va sans fin de l'une à l'autre... »¹

Le désastre et l'absurdité sont étroitement liés aux conditions politiques, à la censure et à l'idéologie d'un régime autoritaire (...) Confrontées à la censure, certaines pièces de Jenny Feal ne peuvent être présentées à Cuba (...)

Simona Dvořáková



CAMERA CAMERA NICE

avec **Clarissa Baumann, Violaine Lochu, Marcos Avila Forero, Elisabeth S. Clark, Jenny Feal, Charlotte Seidel, RohwaJeong, Sun Choi, Paula Castro** et **Jin Ham**

Hôtel Windsor, Nice, France // 24 Novembre - 25 Novembre 2018

La galerie Dohyang Lee mène des projets sur le thème de la mémoire de divers lieux géographiques et spirituels. Les artistes sont attentifs à l'évolution du temps et de l'espace, explorent les relations. Nos souvenirs du passé sont parfois déformés dans la réalité, mais deviennent un matériau pour tisser le temps du futur. Nous vous proposons de vous inviter à voyager sur le tapis volant tramé par le tissu du passé en prenant en compte le poids de nos vies.

Clarissa Baumann (1988) est une artiste née à Rio de Janeiro. Elle possède une double formation, étant diplômée de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Rio de Janeiro et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle possède aussi une formation en danse contemporaine reçue dans l'École Angel Vianna. Clarissa Baumann est lauréate du *Prix des Fondations des Beaux Arts de Paris* et du *Prix ADAGP des Arts Plastiques* en 2016.

Transitant entre le dessin industriel, les arts plastiques et la danse, sa recherche interpelle le lieu du corps et des actions quotidiennes au milieu d'une conception constructiviste et fonctionnel du monde. Prenant souvent la forme d'un jeu entre des processus éphémères et différents médias qui questionnent les limites entre le visible et l'invisible, son travail se construit à partir d'actions intervenant sur des contextes et des relations déjà existantes. Le déplacement des gestes banals ou fonctionnels auxquels on ne fait plus attention dans le quotidien dévoile les différentes trames d'organisations qui nous entourent.

Née en 1987, vit et travaille à Montreuil. **Violaine Lochu** est diplômée de l'ENSAPC (École nationale supérieure d'art de Paris Cergy) et titulaire d'un Master II de recherche en arts plastiques (université Rennes 2). Lauréate du prix Aware 2018 et du prix de la performance 2017 du Salon de la Jeune Création, elle a performé entre autres au Centre Pompidou (festival Extra 2018), au Palais de Tokyo (25 ans de D.C.A, 2017), lors de Parade for FIAC 2017.

Le travail de Violaine Lochu est une exploration du langage et de la voix. Dans ses performances, vidéos, pièces radiophoniques, elle croise ses propres recherches vocales avec une relecture libre de différentes traditions écrites ou orales (mythes, contes, chansons populaires...), des réflexions théoriques (nourries de psychanalyse, de linguistique, de sociologie...), et un matériau sonore recueilli lors des nombreuses rencontres auxquelles sa pratique donne lieu. À chacune de ses interventions, Violaine Lochu explore tout le spectre et toutes les possibilités esthétiques de sa voix, y compris les plus inattendues, pour tenter de l'emmener vers un au-delà du dicible.

Diplômé en 2010 de l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris, **Marcos Avila Forero** (né en 1983, à Paris) est invité, en 2017 à la Biennale Viva Arte Viva de Venise (57ème édition) par la curatrice Christine Macel.

La curatrice Daria de Beauvais dit : " Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières... À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés... L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement le bon moment pour sauter le pas."

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et à Paris. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Sa participation à la Biennale de Lyon 2017 *Les Mondes Flottants* a été remarquée. En 2018, elle a participé à Art Brussels en exposition individuelle.

Elle interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Sa pratique s'articule autour de la sculpture, la musique, la linguistique, la performance et l'installation. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, elle tisse soigneusement ce qui est déjà «là», pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l'«Être». Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde.

Jenny Feal est née en 1991 à La Havane, Cuba et obtient un Master de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016. La même année, elle fut lauréate du prix Renaud pour son installation *Te imaginas*.

Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. A travers son travail, elle s'approprie des objets existant avec une vie propre et appartenant à un contexte spécifique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, en Allemagne, vit et travaille à Paris. Cette artiste cultive, selon Isaline Vuille, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Créant des petites intensités qui émergent du flot continu d'évènements et d'images qui nous entoure, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie, un quotidien parfois banal, des histoires communes, dont elle isole des éléments connus mais auxquels on ne fait pas forcément attention. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

RohwaJeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un couple d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Leur travail observe et souligne les relations qui évoluent dans le temps et dans l'espace et s'efforce à les capturer de façon effective. En particulier, ils essaient de sonder les relations humaines et de disséquer les conflits qui naissent entre les individus. C'est une tentative de s'éloigner de la pensée subjective et des regards violents qui interprètent tous les phénomènes alentour avec paresse et a priori. En conséquence, une situation ou un état peut parfois induire des interprétations différentes au regard des relations. En 2019, le duo participe notamment à la 12ème Biennale de Gwangju, Imagined Borders, en Corée du Sud.

Sun Choi, né en 1973, vit à Séoul, Corée du Sud. Il est diplômé de l'université Hongik, à Séoul en 2003. Il remporta le Grand Prix du SongEun Award en 2013.

Pour Sun Choi " l'artiste se posait de vagues questions sur l'art. Et il a fait des efforts pour que ces questions soient plus claires et les mettre en pratique. En laissant derrière l'irrationalité passée de l'art contemporain coréen, qui chevauche même son temps, il a trouvé difficile de comprendre ce que l'art est et ce qui doit être appelé artistique. Devant le vague créé par la conception, tournée vers l'Occident, de l'art, la misère de la réalité que vous et moi peuvent témoigner est paradoxalement artistique. Il y'a deux facteurs en conflit, qui existent dans le même temps dans son "travail" qui est présenté comme art : visible et invisible, matériel et immatériel, clair et obscur, artistique et inartistique. Il crée des oeuvres d'art dans l'espoir que " l'art " disparaîtra."

Paula Castro, née à Buenos Aires en 1978, vit et travaille dans la même ville. Elle aborde le dessin à travers des concepts composés de points et de lignes. Représentations du domaine de l'imaginaire et du mental, le monde est interprété comme un " corps " d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. Choses trouvées (sons, photographies, mots, lieux) sont les points de départ de ses oeuvres. Formes et pensées changent constamment et se transforment en un tout organique de lignes et de points, d'idées et de concepts, de lieux imaginaires et réels. Ses dessins sont le résultat d'une modification visuelle ou d'une réunion mystérieuse entre la littérature et le trait.

Jin Ham (né en 1978), est un artiste sud coréen vivant et travaillant à Séoul. Il a développé une pratique artistique particulière tout en présentant ses oeuvres à l'international. Il travaille sur le petit et le trivial et fait des micro sculptures qui paraissent parfois abstraites et parfois figuratives, mais elles ont principalement leurs propres histoires. Ces micro sculptures sont faites de manière intuitive, voire avec une dimension ludique.

Pour les sculptures intitulées *Untitled*, elles sont réalisées en argile. Lorsqu'il utilise l'argile noire, tout en minimisant la couleur, la perception du spectateur se concentre sur les formes complexes qui s'accumulent dans la composition. Ressemblant à de petits morceaux de poussière ou de points et de lignes, ces détails délicats constituent un microcosme qui émerge dans la psyché du spectateur.

LE TEMPS DES POMMES

avec Louis-Cyprien Rials, Marcos Avila Forero, Jenny Feal, Sun Choi, RohwaJeong,
Paula Castro, Charlotte Seidel, Kihoon Jeong, Yangachi, Afour Rhizome

Collaboration entre la Galerie Dohyang Lee et l'espace d'art contemporain ETE 78, Ixelles, Belgique

15 Septembre - 06 Octobre 2018



ÉTÉ 78

Le titre de l'exposition **Le temps des pommes** fait une référence à la chanson *Le temps des cerises* *, écrite par Jean Baptiste Clement (1836 - 1903) en 1867. Cette chanson chante l'été, la beauté de la nature et la nostalgie d'un temps perdu, à l'origine. Elle est ensuite associée à la Commune de Paris **, à cause de son auteur, qui y a participé.

" Changer le monde, changer la vie pour le bonheur de tous ", tel fut le rêve des personnes y ayant participé. Pour l'exposition *Le temps des pommes* les artistes possèdent une réflexion du passé au présent sur le monde et l'histoire sociale, politique, économique, idéologique tout en ayant plus loin une analyse visionnaire.

Né en 1981 à Paris, **Louis-Cyprien Rials** a étudié le théâtre en France avant de découvrir la photographie au Japon, où il a vécu plusieurs années. Il est le lauréat du Prix SAM PROJECTS 2017.

Son travail rend compte, à travers de photographies et de vidéos, d'un monde sans humains. Tout ce qui reste sont les formes et terrains qui conduisent à la désorientation et la contemplation. Par l'exploration des représentations possibles de paysages issus d'échantillons microscopiques aux images satellites, en changeant l'échelle d'étude, il propose au spectateur un espace aussi libre pour l'imagination que pour les paréidolies. Dans cet univers de l'être oublié et en retraite, cette documentation d'une scénographie abandonnée, de monuments - naturels ou pas - de ruines, de traces inscrites dans la géographie, révèle une partie d'humanité comme vue à travers le prisme de son absence.

Diplômé en 2010 de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris, **Marcos Avila Forero** (né en 1983, à Paris) est invité, en 2017 à la Biennale Viva Arte Viva de Venise (57ème édition) par la curatrice Christine Macel.

La curatrice Daria de Beauvais dit : " Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières... À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés... L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement le bon moment pour sauter le pas."

Jenny Feal est née en 1991 à La Havane, Cuba et obtient un Master de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016. La manière année, elle fut lauréat du prix Renaud pour son installation *Te imaginas*.

Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. A travers son travail, elle s'approprie des objets existant avec une vie propre et appartenant à un contexte spécifique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Sun Choi, né en 1973, vit à Séoul, Corée du Sud. Il est diplômé de l'université Hongik, à Séoul en 2003. Il remporta le Grand Prix du SongEun Award en 2013.

Pour Sun Choi " l'artiste se posait de vagues questions sur l'art. Et il a fait des efforts pour que ces questions soient plus claires et les mettre en pratique. En laissant derrière l'irrationalité passée de l'art contemporain coréen, qui chevauche même son temps, il a trouvé difficile de comprendre ce que l'art est et ce qui doit être appelé artistique. Devant le vague crée par la conception, tournée vers l'Occident, de l'art, la misère de la réalité que vous et moi peuvent témoigner est paradoxalement artistique. Il y'a deux facteurs en conflit, qui existent dans le même temps dans son "travail" qui est présenté comme art : visible et invisible, matériel et immatériel, clair et obscur, artistique et inartistique. Il crée des oeuvres d'art dans l'espoir que " l'art " disparaîtra."

RohwaJeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un couple d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Leur travail observe et souligne les relations qui évoluent dans le temps et dans l'espace et s'efforce à les capturer de façon effective. En particulier, ils essaient de sonder les relations humaines et de disséquer les conflits qui naissent entre les individus. C'est une tentative de s'éloigner de la pensée subjective et des regards violents qui interprètent tous les phénomènes alentour avec paresse et a priori. En conséquence, une situation ou un état peut parfois induire des interprétations différentes au regard des relations. En 2019, le duo participe notamment à la 12ème Biennale de Gwangju, Imagined Borders, en Corée du Sud.

Paula Castro, née à Buenos Aires en 1978, vit et travaille dans la même ville. Elle aborde le dessin à travers des concepts composés de points et de lignes. Représentations du domaine de l'imaginaire et du mental, le monde est interprété comme un " corps " d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. Choses trouvées (sons, photographies, mots, lieux) sont les points de départ de ses oeuvres. Formes et pensées changent constamment et se transforment en un tout organique de lignes et de points, d'idées et de concepts, de lieux imaginaires et réels. Ses dessins sont le résultat d'une modification visuelle ou d'une réunion mystérieuse entre la littérature et le trait.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, en Allemagne, vit et travaille à Paris. Cette artiste cultive, selon Isaline Vuile, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Créant des petites intensités qui émergent du flot continu d'évènements et d'images qui nous entoure, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie, un quotidien parfois banal, des histoires communes, dont elle isole des éléments connus mais auxquels on ne fait pas forcément attention. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

Kihoon Jeong est né en 1980 et vit et travaille actuellement à Séoul, en Corée du Sud. Le monde de l'œuvre de Kihoon Jeong concerne une attitude / action unique qui résiste à un système énorme, à des groupes standardisés, à une culture unifiée et à une réglementation forcée. Son travail commence par la question suivante : que ferions-nous si nous ne sommes pas en mesure de transformer la structure sociale et les coutumes à la dimension collective? Il va à l'encontre de la vanité, des choses négligées, de l'activité irrégulière et de la logique du marché en tentant de modifier à la minute des unités microscopiques à un niveau partiel et de reculer depuis la logique du pouvoir au sein de la structure sociale.

Yangachi est né 1970 à Busan en Corée du Sud et est diplômé d'un B.F.A en sculpture de l'Université de Suwon et d'une maîtrise en arts médiatiques de l'Université Yonsei, à Séoul. Il s'intéresse à l'écran, au film, à la surveillance. L'artiste accumule des épisodes, recueille des informations et les transforme en " signes " pour les éditer par séquence. Il procède ensuite à des superposition de signes et les met dans une relation de fonction explicative. Yangachi étend sa réalité et ses expériences et les reflètent dans la société coréenne contemporaine pour la critiquer.

Afour Rhizome (ou A4 Rhizome ou A4rizm) est un des noms d'artiste choisi par Kyoo Seok Choi (né à Séoul, Corée du Sud, en 1976), diplômé de l'Université Paris VIII. Ce nom plutôt neutre désigne son travail et son projet d'une construction des archives de savoirs, des œuvres d'art et de soi. Le choix de nom pose la question : " qu'est-ce qu'un artiste ? "

Une de ses oeuvres s'appelle *Boules de Dictionnaire* où une feuille du dictionnaire Le Petit Robert " récupérée " est transformée en une boule en gardant la visibilité du numéro de page, elle est rangée dans une boîte à bijoux " récupérée " et est présentée. Quelques boules sont vendues à la pièce avec un prix fixé librement par l'acheteur au marché aux puces. Les parcours de ces objets, les prix de vente, les dates et les lieux de vente, les noms, les adresses email de l'acheteur et le détail des dépenses sont documentés. Ce document est intégré dans le processus de construction de cette œuvre elle-même et est également exposé en tant qu'élément de l'œuvre.

Adresse du lieu d'exposition :
78 rue de l'Été, B -1050 Ixelles, Belgique
samedis 22.09, 29.09, 06.10 / 14h - 18h et sur rendez vous
www.ete78.com

Avec le soutien du **Korea Arts Management Service,**
Corée du Sud

korea Arts
management
service



* NB : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Temps_des_cerises_\(chanson\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Temps_des_cerises_(chanson))

** NB : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Commune_de_Paris_\(1871\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Commune_de_Paris_(1871))

TEXTE DE SARA ALONSO GÓMEZ, Bogota, 22 octobre 2017

En passant le seuil de l'espace *La Spirale du Toboggan*, une sensation de désarroi s'installe en nous : une double impression de séduction et d'étrangeté face à une *situation* intangible, au premier abord. Les règles du jeu ne sont pas fournies au préalable ; peu à peu le visiteur doit les décoder et accepter son rôle actif et activateur, dans une œuvre immersive qui invite à la circulation, à l'implication participative et dont le sens ne se complète qu'en assumant les variantes antérieures.

En partant du nom d'un fruit endémique des Antilles (mamey), Jenny Feal nous invite à accepter le voyage à l'intérieur de sa pulpe, dans une combinaison d'expériences sensorielles, voire synesthésique. Ses composants participent toutefois uniquement de manière allusive et parabolique, en créant un nouveau système de relations chronotopiques qui se distancie de la reproduction réaliste pour emprunter le chemin de la fiction. La pulpe se matérialise alors en un lac de glaise qui envahit la totalité de l'espace. Son noyau d'osier (l'osier est un matériau très résistant et élastique, qui permet l'aération et qui pour cette raison a été amplement utilisé dans la confection de mobilier traditionnel dans les pays chauds.) suspendu en haut devient le petit coffre sacré contenant de ce qui reste inaccessible : l'existence fortuite d'un petit carnet d'annotations, doublement inatteignable par son matériau de constitution et par sa localisation, nous révèle cette incapacité.

L'expérience se complète en gravissant la spirale, en nous plaçant dans une nouvelle situation, dont la perspective en contreplongée nous oblige, comme dans une séquence cinématographique, à basculer notre angle de vue et à changer ainsi d'attitude. Notre position passive d'observation se transmute à travers l'apparition d'un objet insolite (le seau est typique des « bateyes » cubains, lieux de la campagne cubaine qui constituaient initialement les zones d'habitation des esclaves dans les plantations sucrières de la période coloniale.)

Un nouveau processus se met en marche, donnant lieu à un cycle où divers éléments et facteurs se donnent rendez-vous : le geste transformateur (dans la culture populaire d'influence afro-cubaine, lancer de l'eau hors de l'espace domestique est une façon de purifier, de laver les limites du foyer et de repousser ainsi les mauvais esprits.), l'eau comme agent activateur et la lumière naturelle comme trace d'une temporalité immanente. Et ce lac auparavant inamovible commence à muter dans le temps et dans son devenir, en se diluant dans cet état qui précède la création de l'œuvre en céramique – manifestation amplement explorée par l'artiste – fermant ainsi un cycle essentiellement vital. Un retour à la terre ?

Mamey (Le mamey est un fruit sempervirent de la famille des Calophyllaceae, fruits sucrés et comestibles. Il est probablement originaire des Antilles.) se révèle alors comme un *trou noir*, avec une gravité et des caractéristiques propres, dans sa vocation d'engendrer une infinité de possibles et d'horizons d'événements. Non sans risque ni sans incertitude, bien entendu. Traverser la subtile frontière entre ce nouvel univers de possibles dépend néanmoins du spectateur, de son acceptation du défi que représente l'aventure de l'expérience d'une œuvre d'art.

Sara Alonso Gómez
Traduction de l'espagnol au français: Vattani Saray

JENNY, TEXTE DE INGRID LUQUET-GAD

A partir de son histoire familiale, Jenny Feal distille dans ses œuvres des indices en creux de la vie à Cuba, et l'influence qu'ont pu exercer les évolutions politiques sur les trajectoires individuelles de ses habitants. Travaillant de préférence à partir de matériaux friables comme la céramique, ou encore de processus artisanaux impliquant un corps à corps avec la matière, l'artiste part de l'échelle individuelle pour refléter des processus nationaux. Ses œuvres semblent alors refléter l'alternative élaborée par le théoricien Carlos Ginzburg, connu pour avoir élaboré la doctrine de la « microhistoire ». A propos de la connaissance historique, celui-ci identifiera en 1986 dans son article *Traces. Racines d'un paradigme indiciaire deux modes de connaissances* : « Ou bien sacrifier la connaissance de l'élément individuel à la généralisation (plus ou moins rigoureuse, plus ou moins formulable en langage mathématique), ou chercher à élaborer, fût-ce à tâtons, un paradigme différent, basé sur la connaissance scientifique (mais d'une scientificité qui reste à définir) de l'individuel »¹. Pour l'artiste, qui arrive en France en 2012 afin d'étudier aux Beaux-Arts de Marseille puis, un an après, de Lyon dont elle est diplômée, c'est à travers la lecture d'ouvrages interdits à Cuba qu'elle explore un pan encore inconnu, jusqu'alors seulement postulé, deviné ou imaginé, de l'histoire récente de son pays. La censure occupe une part prépondérante dans son œuvre, à l'image de l'œuvre « Biblioteca de abuelos (Bibliothèque des grands-parents) ». Les deux bibliothèques qui se font face, l'une rustique et l'autre de fabrication standardisée, ont été confectionnées par l'artiste afin de correspondre aux deux meubles abritant la collection de livre de ses deux grand-pères. Dans les étagères, en guise de livres, l'artiste a reproduit les ouvrages en céramique crue – et donc extrêmement fragile - tandis qu'au sol gisent les des pages de livres déchirés. En creux s'y lit l'histoire de sa famille, politiquement engagée dans la révolution des deux côtés mais dont les chemins vinrent à diverger, parsemés par l'exil et la prison. Les livres, mais aussi la fiction vive et les histoires que l'on se raconte pour échapper aux entraves et aux frontières, constituent le point de départ récurrent des œuvres de Jenny Feal. L'une de ses pièces plus anciennes, créées en 2012 à l'occasion de la Biennale de la Havane, investissait un kiosque de l'espace public de Cuba. En cherchant à en savoir plus sur l'histoire de ce site spécifique, l'artiste découvre que la poète cubaine Dulce María Loynaz, première femme à recevoir le Prix Cervantes, habitait à quelques mètres de là, et venait enfant regarder la lumière électrique brillant aux fenêtres d'un hôtel alors occupé par l'armée américaine. L'artiste décida alors de remettre des bancs publics dans le kiosque et de s'y installer, attendant que les habitants viennent à elle et lui confient leurs histoires - permettant ce faisant à la lumière d'y briller de l'éclat de la mémoire retrouvée.

Ingrid Luquet-Gad

TRADUCTION DU TEXTE LOS COCOTEROS (LES COCOTIERS)

C'était une île protégée et enfermée entre des collines de sable blanc et fin et des arbres cocotiers qui empêchaient ses habitants, les cocos, d'accéder à l'eau. Seuls les vieux avaient connu la mer dans le passé et depuis ce temps, des rumeurs couraient sur son existence ainsi que celle de certains métiers comme les marins, les pêcheurs, les chasseurs de coquillages, entre autres.

Le cocotier était l'arbre national de la petite nation isolée. Un arbre majestueux, vert, très fort et très dur. Cet arbre n'inspirait pas beaucoup de confiance à certains cocos. Ces dernières années, il y eut un réchauffement à l'extérieur, qui entra naturellement dans l'île avec une grande force, réussissant à passer entre les collines de sable et les cocotiers grâce à sa grande vitesse, abattant une partie de cocotiers et élargissant un nuage de sable et de confusion dans l'environnement.

Dans le quartier du Cocotier bas, il y eut des noix de coco manquantes dans ces intervalles de temps anormaux. Il y eut des cococitoyens disparus, vus pour la dernière fois avant le passage du premier ouragan alors qu'ils sortaient chercher des provisions comme du lait, de la nourriture ou des journaux. Il n'y eut pas de coco - nouvelles sur cocotélé et certaines noix de cocos ne voulaient pas partager certaines cocoinformations. Mais certaines cocos dans le quartier pensaient que ces cocos disparus avaient été victimes d'un enlèvement climatique et qu'ils pourraient se trouver en pleine mer au-delà des limites du territoire cocal.

Les cococitoyens étaient dirigés par Cocovisage, le président des noix de coco, un président modèle avec beaucoup de charisme, sûr de lui, qui se jurait de donner à ses cococitoyens le meilleur de lui-même pour le bien-être de sa nation.

Après différents ouragans, naturellement envoyés par l'ennemi climatique, les jeunes cococitoyens attirés de plus en plus par la théorie et faculté de se faire transporter par le vent comme ils l'avaient fait auparavant pour se détacher de leurs arbres cocotiers par la force de gravité, commencèrent à se demander s'il était vraiment possible de dépasser ces énormes collines de sable pour voir l'immensité de l'extérieur. Avec beaucoup de crainte, ils réussirent à se réunir entre eux discrètement, pour raconter et échanger des légendes, se souvenir des histoires racontées par leurs ancêtres, qui avaient connu des territoires à l'extérieur. Histoires diverses, pleines d'anecdotes, de fantaisie et d'espoirs colorés.

Jenny Feal